Zeitschrift: Monuments vaudois
Herausgeber: Association Edimento - pour le patrimoine
Band: 8 (2018)

Buchbesprechung: À lire

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

À LIRE

L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique

Marcel Grandjean
Lausanne : Cahiers d'archéologie romande 157-158, 2015. Préface de Jacques Bujard.
2 tomes, 805 pages, ISBN 978-2-88028-157-1et 978-2-88028-158-8, 120 francs.

Près de cinquante ans après ses premiers pas dans ce domaine, Marcel Grandjean nous offre une synthèse de ses travaux sur l'architecture religieuse de la fin de l'époque gothique en Suisse romande qui, au fil des ans, ont fait de l'auteur l'un des acteurs clés du renouveau historiographique dont a bénéficié l'architecture flamboyante au cours de ces dernières décennies. Deux volumes grand-format totalisant plus de 800 pages et près de 1200 figures n'étaient pas de trop pour réunir cette somme de connaissances patiemment collectée, ordonnée, nourrie d'études qui ont fait date et mise à jour grâce, notamment, aux travaux ponctuels récents d'autres spécialistes et à l'archéométrie. Ces quelques pages de compte rendu ne sauraient en épuiser l'immense richesse ; elles s'attarderont davantage sur son cheminement et ses apports fondamentaux que sur les données particulières.

Le texte se lit comme un passionnant récit où se croisent modèles, artistes et commanditaires de tous horizons, témoignant de l'insatiable curiosité de l'auteur. Nuancées et tempérées par le doute qui prévaut en l'absence de sources explicites, ce qui est souvent le cas, les analyses, datations et attributions des monuments s'enchaînent à un rythme soutenu que le lecteur parvient à suivre grâce aux titres et sous-titres courants, aux belles illustrations, aux cartes (avares en échelles) et encarts récapitulatifs (cf. liste p. 682), aux index, chronologies, typologies (en particulier celles de l'annexe I, pp. 642-682) ; et aux multiples renvois qui offrent au lecteur la possibilité d'y entrer dossier par dossier. L'élégante maquette console d'une navigation qui s'avère parfois acrobatique entre le texte, les notes non moins roboratives (reléguées en fin de volumes) et la bibliographie riche de plus de 300 titres (placée avant les notes du second tome !). C'est un détail. Les 29 textes édités en annexe forment un bel échantillon documentaire, à compléter par les notes ; mais comme souvent, les grands édifices en place ne sont pas les mieux balisés par les sources écrites.

Le sujet et l'autorité avec laquelle il est traité méritaient un tel monument éditorial. Marcel Grandjean éclaire un siècle et demi de création architecturale, des dernières années du XIVe à l'installation de la Réforme vers 1535, fatale à quantité d'établissements urbains, sur un territoire certes dépourvu de métropole régionale, d'édifice grandiose et de figure politique ou artistique de premier plan, mais qui abonde en créations de qualité. Les contours de cette Suisse romande étendue à l'ancien diocèse de Genève (Bugey de l'Ain et Haute-Savoie) sont d'ailleurs poreux (fig. 4 et 21) car chemin faisant, le lecteur est entraîné sur les traces d'acteurs et de monuments de premier ordre de la Bourgogne, de la Bresse, du Lyonnais, de la Savoie méridionale jusqu'au Piémont et, au-delà, du Comtat ou de l'Auvergne, tous « en rapport éventuel » avec le corpus initial (liste des monuments p. 746). Contentons-nous de signaler les stimulantes remarques consacrées à Saint-Nizier de Lyon, à Notre-Dame de Bourg-en-Bresse, aux églises d'Avignon et de Carpentras… et aux créateurs les plus en vue dans ces régions que furent les Beaujeu, les Morel, Neyrand, Lescuyer… les uns et les autres souvent encore en attente d'une monographie. Et permettons-nous d'exprimer une réserve sur le rapprochement opéré entre les Cordeliers de Chambéry et la trop méconnue cathédrale de Saint-Flour : espaces et rythmes sont bien similaires, mais la modénature de l'église auvergnate est bien plus économique et géométrique que dans la future cathédrale savoyarde.

Au total, c'est donc bien plus que les quelque 300 édifices du corpus et leurs auteurs qui sont passés au crible. Et si l'architecture religieuse forme le fil conducteur, tout le spectre de la création monumentale est balayé via les bâtisseurs et les modèles. Châteaux, maisons, imagerie sculptée, mobilier liturgique et vitrail sont convoqués le moment opportun. C'est à ce prix que Marcel Grandjean peut nous offrir une vision d'ensemble d'un pan original de ce phénomène aux multiples visages qu'est la création architecturale à la fin de l'époque gothique en Europe. Elle s'appuie sur une connaissance intime des monuments en place ou disparus, luxueux ou modestes, et de leur histoire ancienne et récente, autorisant des regroupements et une périodisation qui manque parfois aux études sur l'architecture flamboyante. Car c'est bien sous cet étendard que Marcel Grandjean range l'architecture qu'il nous dévoile, tout en soulignant combien elle est tributaire d'un contexte divers et changeant selon les époques.

Son étude s'articule en 15 chapitres où se combinent de manière très subtile – sans doute trop pour les lecteurs peu familiers de la géographie historique régionale – paramètres géopolitiques, humains et archéologiques. Chacun d'eux fait apparaître des ramifications parfois lointaines, dessinant au final un réseau de circulation d'hommes et de filiations formelles d'une exceptionnelle densité, dans le temps et l'espace. On retrouve là l'une des principales qualités des travaux de Marcel Grandjean : le dialogue constant entre les individus et les œuvres qui donne à cette architecture de la chair et confère à ces « maçons-architectes » (l'expression est bien trouvée) une vraie personnalité artistique.

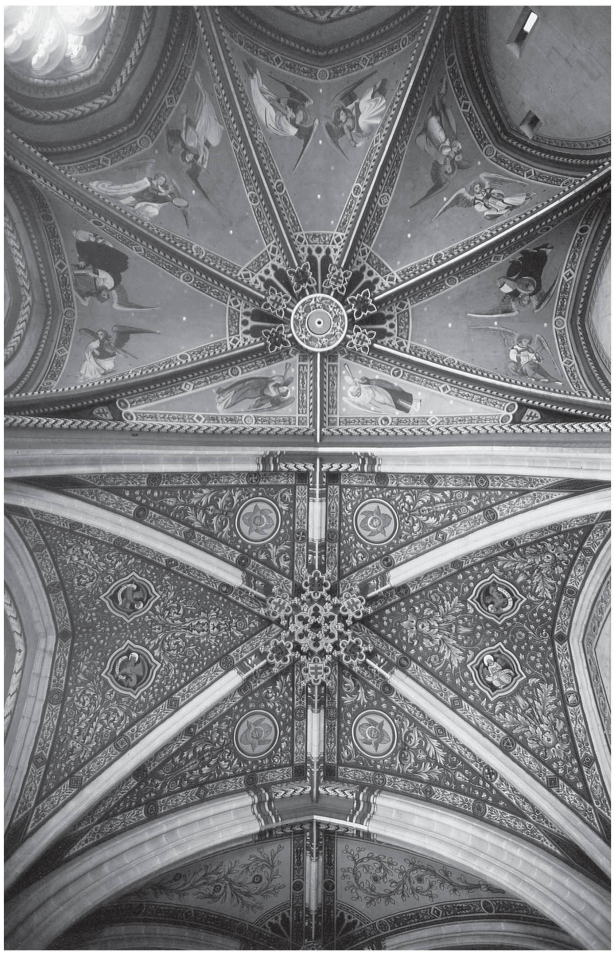
Cette approche combinée est encore trop rare dans la littérature consacrée à cet art. Elle frustrera les amateurs de notices complètes sur les individus et les monuments, déroutés par la dissémination de l'information au fil des chapitres. Elle est assumée et légitime.

Le premier chapitre présente brièvement le contexte historique, sur lequel l'auteur revient ensuite dès qu'il le peut, puis une chrono-typologie des programmes monumentaux et quelques-uns des principes de l'architecture flamboyante régionale : unification des supports et des nervures ; complexification des voûtes et des tracés des fenêtres et des réseaux aveugles, dont les plus anciens exemples flamboyants vaudois apparaissent dès le dernier tiers du XIVe siècle sous influence alémanique.

Les chapitres 2 à 6 sont consacrés au creuset genevois et à son rayonnement, à commencer par l'édifice qui doit le plus à l'auteur, la grande chapelle des Macchabées de la cathédrale bâtie pour le cardinal Jean de Brogny (1397-1405) **(fig. 1)**, premier signe du virage pris par l'art rayonnant en direction du flamboyant (chapitre 2). Marcel Grandjean insiste sur son caractère novateur longtemps sous-estimé (liernes faîtières, clés ajourées…), fruit d'une combinaison du modèle royal des Saintes-Chapelles, Riom en tête, et de « l'austérité élégante du gothique avignonnais ». Cette dernière tendance est expliquée par la mobilité des artistes, par les réseaux des princes de la maison de Savoie et des prélats – dont le pape genevois Clément VII – et par la dynamique du proche foyer lyonnais, carrefour d'échanges entre nord et sud. D'où la tentation de l'auteur d'attribuer la chapelle des Macchabées à Colin Thomas, maître des œuvres du comte de Savoie à Genève en 1404 puis de la cathédrale de Carpentras dont le chœur présente, selon Marcel Grandjean, le plus d'analogies avec le joyau genevois.

Qu'il nous soit permis de formuler quelques réserves sur les compétences attribuées dans ce chapitre à de Jean de Liège qui a signé les stalles de Saint-François de Lausanne en 1387 en se qualifiant d' « *architectus* » (p. 40-41). Dans ce contexte, le terme désigne plus certainement un ouvrier du bois qu'un concepteur d'édifices : la première acception est en effet courante tandis que la seconde est pour ainsi dite inconnue en milieu francophone. Une telle formation, avérée, était compatible avec sa fonction de maître de toutes œuvres du comté, mais elle interdit à notre avis d'en faire un « architecte » au sens moderne du terme. Rien ne prouve en effet qu'il était en mesure de concevoir un édifice maçonné dans toutes ses composantes.

Suit un panorama des nombreuses autres réalisations de Genève et de sa campagne (chapitre 3), plutôt simples mais jalonnées d'expériences isolées d'usage de la brique (paroissiale Saint-Gervais) et de créations d'un raffinement extrême qui se multiplient après 1450 comme la chapelle disparue de la duchesse Anne de Chypre aux Cordeliers de Rive, dont l'achèvement en 1464 met le pied à l'étrier à Blaise Neyrand, maçon du Bourbonnais. Ce dynamisme durable du foyer genevois est ensuite abordé sous un autre angle (chapitre 4) : celui des maçons locaux expatriés (Jean et Nicolet Robert dans le Bugey et à Chambéry ; Blaise Lescuyer dans le Comtat) ou sédentarisés (François Cirgat puis Jacques Rossel à Genève, Moûtiers et Annecy).



1 *Genève, cathédrale Saint-Pierre, chapelle des Macchabées, voûtes après restauration (photo Fred Boissonnas ; Bibliothèque de Genève, VG P 1144).*

Revenant à une approche géographique, l'auteur met au menu du chapitre 5 une série d'églises et de chapelles privées en Chablais, Faucigny, Annecy, Bugey ou Michaille, parfois très soignées, anonymes mais que leurs caractéristiques assimilent à la manière des architectes genevois. Le cas du Valromey, dont la densité et la qualité des églises sont attribuables aux artisans locaux issus des excellentes carrières locales de calcaire et à l'action des Montfalcon, est traité à part.

Le volumineux chapitre 6 élargit la focale pour envisager l'œuvre des architectes genevois, après 1470, sur la Côte vaudoise et dans le diocèse de Lausanne. Sortent du lot Saint-Nicolas de Fribourg, où Georges du Jordil introduit un flamboyant teinté d'accents germaniques au clocher (1470-1475), la somptueuse nef unique des Dominicains de Coppet (vers 1492) **(fig. 2)**, qui résiste à une attribution précise, et l'ample nef basilicale de Saint-Martin de Vevey, financée par les ducs de Savoie, chef d'œuvre de François de Curtine (1522-1533). À Lausanne c'est le moment où François Magyn et Jean Contoz construisent le fameux portail sculpté à tympan vitré des évêques de Montfalcon, sur un modèle des plus français, et où se dresse en Lavaux l'église Saint-Saphorin.

Retour en arrière au chapitre 7 avec l'examen de la contribution d'un grand laïc, Humbert le Bâtard, demi-frère du comte puis duc Amédée VIII, aux débuts du flamboyant en pays vaudois dans la première moitié du XVe siècle : église de Montet à Cudrefin, Dominicains d'Estavayer, ville où l'église Saint-Laurent offre une belle série de réseaux de transition des années 1380, avant une reprise du chantier vers 1440 ; église Notre-Dame de Romont, dont la parenté des supports avec ceux de Saint-Claude permet à l'auteur d'ouvrir le volumineux dossier de l'apport des maîtres d'œuvres comtois en Suisse romande.

Tel est l'objet du long chapitre 8 qui commence par rappeler le rôle du Sanclaudien Hugues Nant à Saint-Pierre de Genève en 1437. C'est logiquement en pays de Vaud et de Neuchâtel que ces maçons excellent : achèvement de Notre-Dame de Romont et de Saint-Laurent d'Estavayer ; mise au goût du jour des chapelles orientées de l'abbatiale romane de Payerne ; chapelle et portail de Notre-Dame d'Yverdon… En fin de parcours se signale, par sa polyvalence qui sert son talent sans pareil pour la conception de voûtes à nervures courbes et clés pendantes figurées, l'architecte et sculpteur Antoine Laignaz : ses réalisations magistrales à Notre-Dame d'Orbe dans les années 1520 doivent avoir été précédées par celles de la chapelle des Chalon à l'église de Mièges, de la Rivière-Drugeon et de Vuillafans en Franche-Comté. Au tournant du XVe siècle, les prétentions des comtes de Neuchâtel sur le haut-Doubs, dont plusieurs églises sont ici étudiées, alimentent ces transferts artistiques au profit du pays neuchâtelois principalement.

De la région de Neuchâtel, il est encore question au chapitre 9, qui tente d'y cerner l'activité des artistes locaux, tel Jean Jornod, dans une série de réalisations tardives. Quant à la partie romande de l'ancien évêché de Bâle, marquée par « l'enchevêtrement des influences », elle est traitée au chapitre 10. Enfin le chapitre 11 revient en Pays de Vaud et en Bas-Valais pour y suivre l'activité de créateurs locaux tel François Mochoz à Romont et Estavayer,

2 *Église de Coppet (photo Max Van Berchem, 1899 ; Bibliothèque nationale suisse, EAD-8740).*

Antoine Dupuys à Vevey, Vaulet de Vouvry, le « maître des beaux clochers », dont l'émouvant portrait est peint sur un vitrail du chœur de Saint-Paul à Villeneuve, ou Pierre Guigoz, auteur de la nef-halle de Saint-Maurice du Châble dont la simplicité du plan et de la modénature renvoie aux origines de l'art monumental alpin. Les réalisations d'obédience germanique ou transalpine ferment la marche.

Les chapitres qui suivent se veulent plus thématiques : une typologie de quelques espace liturgiques, espaces privatifs et couvrements (chapitre 12) ; une étude des liens entre les Montfalcon et leurs architectes (chapitre 13) ; un éclairage sur le milieu conventuel d'une grande vitalité, comme souvent à la veille de la Réforme, où naissent des réalisations d'un raffinement singulier (chapitre 14) tels la chapelle d'Estavayer à Hautecombe ou le tombeau de Jean de Seyssel à Romainmôtier vers 1410 **(fig. 3)**. La composition (fig. 1019) de ce dernier nous semble si monumentale et si franco-avignonnaise qu'il ne nous paraît pas opportun d'y voir la main de collaborateurs du principal sculpteur flamand actif alors dans la région, Jan Prindalle.

Une nouvelle étape de la sophistication de l'architecture caractérise, en tout cas, ce qui est vu à juste titre comme un « renouveau flamboyant » après 1500 entre Saône et Alpes (chapitre 15). Ces développements repris du catalogue *La Renaissance en Savoie* de 2002 sont l'occasion d'un nouvel élargissement du panorama aux deux « pôles » restés les plus attractifs : Lyon auquel se rattache le versant français des églises de Bourg-en-Bresse, et la Franche-Comté, déjà conviée au chapitre 8. Le retard de l'historiographie française sur le dossier du flamboyant lyonnais, déploré par Marcel Grandjean, l'ont condamné à reproduire quelques approximations sur la prosopographie des architectes de la région, que nous avons essayé de corriger dans nos travaux sur Bourges et le Bourbonnais. Par ailleurs, de récents travaux espagnols semblent avoir établi que Juan Guas n'était pas originaire de Lyon mais du diocèse de Léon en Bretagne. Ajoutons aussi que le dossier du flamboyant franc-comtois s'est étoffé depuis quelques années des travaux de jeunes chercheurs de l'université de Besançon comme Sandrine Roser (Chauvirey), Muriel Jenzer (Poligny, Saint-Claude) ou Séverine Pegeot (thèse soutenue en 2016).

Si le « parasitage » de l'ornement gothique par le vocabulaire à l'Antique est longtemps bien moins poussé dans les domaines savoyards que dans le nord de la France ou même à Lyon et Villefranche, Marcel Grandjean est fondé à clore son étude en rappelant que c'est là aussi que voient le jour, vers 1530, les plus précoces témoignages d'un « affichage » d'une architecture radicalement nouvelle dans l'aire culturelle française : d'inspiration toscane dans les voûtes de Notre-Dame de Montluel et romaine à la façade des Cordeliers d'Annecy.

On ne saurait mieux conclure après avoir fait apparaître, dans ce livre, combien cette partie nord de la Savoie aux « si factices et si trompeuses frontières actuelles » fut, à partir de la fin du XIVe siècle, un foyer de talents de toutes natures mis au service des plus importantes réalisations régionales et internationales. Où s'affirme progressivement la manière flamboyante, déclinée en tendances plus ou moins raffinées selon les moyens, les programmes et les sensibilités.

Les particularismes de cette architecture tels qu'ils se révèlent au fil des chapitres, des encarts ou des annexes typologiques, témoignent de la capacité à assimiler des composantes lointaines mais surtout de la vitalité des traditions de l'architecture régionale, à l'image du primat des nefs uniques et des pseudo-halles ou du goût pour les couvrements en pierre, décliné à la fin du cycle en plans et structures complexes fort singulières à l'échelle du monde flamboyant. Tout au long de la période, les artistes excellent dans l'art d'accommoder le froid calcaire jurassien à travers la quête d'une modénature et de réseaux complexes et par l'usage symbolique et décoratif à grande échelle de l'héraldique et de l'épigraphie. Celui-ci traduit la montée en puissance du mécénat particulier autant qu'il accompagne la revendication croissante par les maîtres d'œuvre de leur position sociale et de leur fierté de créateur (fig. 649 et 798). Jeux de stéréotomie, de torsion de stylisation du décor, etc. : toutes ces orientations, et d'autres encore, prennent place sans déficit d'inventivité dans les courants européens de la fin de l'époque gothique dont ils suivent le rythme.

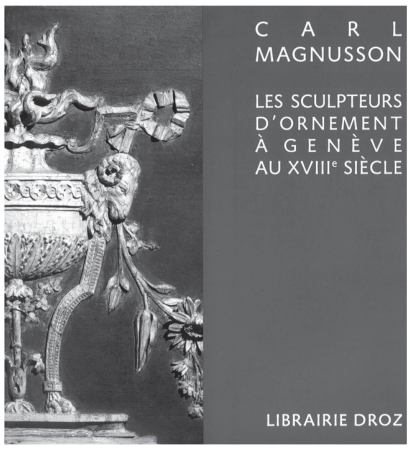
3 *Romainmôtier, monument funéraire de Jean de Seyssel, vers 1410 (photo Max Van Berchem, 1899 ; Bibliothèque nationale suisse, EAD-7503).*

C'est ce que Marcel Grandjean met en lumière dans une démarche certes sinueuse, qui peine à faire émerger une hiérarchie des artistes et des œuvres et qui tend à diluer les responsabilités dans les grands programmes, mais dont la rigueur garantit une grande objectivité. Et c'est heureux dans le panorama encore fragmentaire de l'histoire de l'architecture gothique tardive européenne auquel ce livre apporte un jalon indispensable par sa méthode et ses découvertes. Souhaitons que son auteur ne s'en tienne pas là et que son entreprise soit une invitation pour d'autres à s'engager dans les nombreuses voies prometteuses ouvertes ici.

Étienne Hamon, université de Lille – IRHiS

Les sculpteurs d'ornement à Genève au XVIIIe siècle. Jean Jaquet et ses émules obscurs

Carl Magnusson
Genève : Librairie Droz, 2015, collection Ars Longa 5, 312 pages, ISBN 978-2-600-01937-8, 42.55 francs.



Souvent considéré par l'historiographie comme un parent pauvre de l'histoire de l'art, le domaine de la décoration en architecture et en particulier de la sculpture d'ornement est au centre de l'ouvrage de Carl Magnusson, issu de sa thèse de doctorat. Spécialiste de la décoration et de l'ornement au XVIIIe siècle, son ambition première était de proposer une nouvelle lecture de la figure de Jean Jaquet (1754-1839), sculpteur et décorateur actif à Genève. Finalement, l'auteur a élargi le champ de ses recherches pour offrir un ouvrage critique, pointu et richement illustré sur la profession de sculpteur d'ornement à Genève au Siècle des Lumières. Il a non seulement le mérite d'aborder le thème sous l'angle de l'histoire des métiers et de sortir de l'ombre les (nombreux) sculpteurs d'ornement ignorés par la recherche, mais aussi de remettre en question la paternité des décors attribués à Jean Jaquet.

La première partie est consacrée à l'histoire des métiers de gypsier et sculpteur. S'appuyant sur un vaste travail de dépouillement d'archives, l'auteur dresse un tableau du milieu professionnel, des statuts juridiques et sociaux de ses acteurs, de leur activité, de leur circulation et de leur formation. Cette courte histoire sociale de la sculpture d'ornement, classée parmi les « bas » métiers manuels, pose de nouveaux jalons. Elle permet notamment d'aborder l'absence de ces professions dans l'historiographie de l'art, imputable à leur appartenance aux arts mécaniques, perçus comme inférieurs aux arts libéraux. On comprend aussi que l'accès à la maîtrise des différents métiers tient plus du statut social et juridique que du talent. Ainsi, les gypsiers et les sculpteurs d'ornement sont majoritairement étrangers, parfois aussi catholiques. Les registres des permissions de séjour ont permis à l'auteur d'établir une liste importante de noms d'individus, voire de dynasties entières.

La deuxième partie aborde de manière critique le corpus des décors attribués à Jean Jaquet. L'auteur commence par interroger les critères et la pertinence des différentes attributions formulées jusqu'ici. Après les avoir décrits minutieusement et exposé les éventuelles sources existantes, il confronte les décors à des dessins de Jaquet et en propose une nouvelle lecture, sans attribution définitive mais en évoquant toutefois d'autres noms genevois, comme les Baillet et les Broillet. Conscient que l'évolution des décors sculptés du XVIIIe siècle et l'absence de sources compliquent la démarche, l'auteur met en garde contre un système d'attribution basé sur les ressemblances et les différences et suggère la prudence. Une dernière partie est consacrée aux décors démantelés et remployés, montrant qu'il est parfois même difficile de déterminer leur « authenticité ».

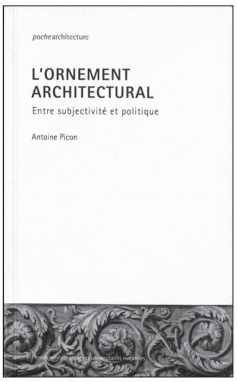
La troisième partie s'intéresse finalement à la figure de Jean Jaquet. Grâce au contexte et à l'analyse des décors qui précèdent, la carrière et l'œuvre du sculpteur apparaissent sous un nouveau jour. L'auteur aborde d'abord sa production de bustes sculptés, qui l'éloigne de sa condition d'« ouvrier » de la sculpture d'ornement pour le rapprocher des beaux-arts, ce qui explique en partie son entrée dans l'historiographie genevoise. Ensuite, la question de sa formation et de ses liens avec la Société des Arts révèle que Jean Jaquet construit activement son image et sa réputation. Puis l'auteur montre comment le nouveau discours sur les arts décoratifs de la deuxième moitié du XIXe siècle fait de Jaquet la figure de proue de la sculpture d'ornement genevoise. Enfin, le dernier chapitre réunit architecture et arts décoratifs. En théorie, l'architecte du XVIIIe siècle jouit du statut privilégié de concepteur, tandis que le sculpteur est relégué au rang d'exécutant. Mais l'auteur montre que dans la pratique, la répartition des rôles est bien moins claire. Comme l'illustre le cas de Jaquet, les sculpteurs d'ornement avaient parfois une connaissance poussée des théories de l'architecture.

Cet ouvrage de référence comble un grand manque dans l'étude de la sculpture d'ornement au XVIIIe siècle. En plus de proposer un regard frais qui réfute la dichotomie entre beaux-arts et arts « utiles », Carl Magnusson offre un puits de ressources pour les spécialistes et les amateurs, grâce à un état de la recherche complet, la publication de nombreux dessins de Jean Jaquet et les listes de sculpteurs et gypsiers publiées en annexes. Gageons que cela saura susciter un nouvel intérêt pour le domaine.

Vanessa Diener

L'ornement architectural. Entre subjectivité et politique

Antoine Picon
Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 2016 (Poche Architecture). Trad. de l'anglais de Joseph Briaud
196 pages, ISBN 978-2-88915-207-0, 35 francs



Cet ouvrage se concentre sur l'une des composantes les plus signifiantes de l'architecture : l'ornement. Figure de premier plan dans l'histoire de l'architecture occidentale moderne et contemporaine, le Français Antoine Picon (professeur à l'EPFL et à la *Graduate School of Design* de Harvard, directeur de recherche à l'École nationale des Ponts et Chaussées en Île de France), part du constat d'un retour de la pratique ornementale dans l'architecture des deux dernières décennies. Les exemples à ce sujet sont nombreux : du musée De Young à San Francisco par Herzog et de Meuron (2005) au grand magasin John Lewis de Leicester conçu par le bureau Foreign Office Architects (2007), en passant par un bâtiment régional récent comme le centre Aquatis, à Lausanne, dû à Richter Dahl Rocha & Associés (2017) – qui n'est pas cité dans l'ouvrage, mais représente néanmoins un cas très parlant.

L'analyse des caractéristiques de l'ornement contemporain fait l'objet du premier chapitre. Parmi les éléments les plus récurrents et marquants, Picon cite la présence de *patterns*, l'aspect souvent hypnotique ou le traitement de la surface de telle sorte qu'elle semble inciter au toucher : ces élaborations sont rendues possibles grâce à l'avènement des logiciels informatiques. Si le chercheur français n'est pas le premier à se pencher sur la question de l'ornement contemporain, son ouvrage est particulièrement intéressant du moment que les réflexions sur ce sujet sont intégrées à une vision d'ensemble de l'histoire de l'ornement, l'auteur questionnant la signification de cette pratique au fil des siècles. Dans ce parcours, le modernisme constitue un tournant décisif. Suite à la diffusion d'idées à l'instar de celles d'Adolf Loos avec *Ornement et crime* (1908), l'ornement est banni, du moins en apparence. Deux pôles principaux sont ainsi mis en relief, comparés et mis en dialogue par Picon : le premier s'étend depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle et le second fait suite au modernisme. L'auteur analyse l'ornement architectural en mettant l'accent sur deux aspects qu'il juge fondamentaux et qu'il annonce dans le sous-titre, c'est-à-dire les dimensions subjective et politique. Leurs variations au cours de l'histoire sont, à son avis, étroitement liées à des facteurs sociaux, philosophiques, et technologiques.

Les chapitres suivants sont consacrés à l'analyse de la subjectivité et de la politique dans la production ornementale précédent le modernisme, laquelle s'inscrit dans la tradition vitruvienne. Refusant le préjugé moderniste qui donne à l'ornement une simple valeur esthétique, le chercheur met en évidence de quelle manière l'individualité des différents sujets associés à la construction est exprimée par l'ornement, et à quel point l'ornement recouvre un rôle politique en exprimant la richesse ou le pouvoir de ces entités et en transmettant des messages.

La quatrième et dernière partie s'intéresse à la subjectivité et à la politique dans le contexte de la conception contemporaine. L'ornement architectural d'aujourd'hui et ses particularités s'expliquent, selon Picon, à la lumière de la révolution numérique, laquelle aurait créé de nouveaux types de sujets. Dans la caractérisation de ces derniers, le chercheur se réfère à la philosophie de Gilles Deleuze, développée autour de l'idée de continuité entre le sujet et son environnement : ceci se refléterait dans les choix esthétiques architecturaux. L'élément politique serait actuellement absent de l'ornementation contemporaine, ce qui paraît à Picon le point le plus problématique. L'auteur souligne le besoin de reposer la question du symbolique, non pas par le biais du pastiche postmoderniste, mais au travers d'« une véritable politique de l'ornement [qui] pourrait […] conduire à renouer avec la question de la signification de l'architecture » (p. 58).

L'ouvrage d'Antoine Picon constitue une très bonne synthèse sur la problématique ornementale. En même temps, il offre l'opportunité de se pencher sur l'architecture en tant que discipline, en analysant les réflexions et les questionnements qui sont au cœur de la pratique même. Le mérite principal de cet essai réside, à nos yeux, dans la profondeur historique qui permet de cerner au mieux les enjeux passés et présents. L'évocation de plusieurs domaines – philosophique, sociologique, technologique, artistique –, notamment dans le quatrième chapitre, peut demander une lecture attentive, mais dont le lecteur ne peut qu'être récompensé.

Diego Maddalena

Le monde d'Alberto Sartoris dans le miroir de ses archives

Antoine Baudin
Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2017 (Archives de la construction moderne).
319 pages, ISBN 978-2-88915-169-1, 59.50 fr.

Comme son titre l'indique, l'enjeu de l'ouvrage *Le monde d'Alberto Sartoris dans le miroir de ses archives* n'est ni d'établir une biographie ou une monographie, ni de publier le catalogue raisonné des archives d'Alberto Sartoris (1901-1998). Partant de ce fonds déposé aux Archives de la construction moderne de l'EPFL, Antoine Baudin propose une lecture chronologique, mais surtout thématique de cette figure italo-suisse de l'architecture moderne. Architecte, historien, promoteur artistique, critique d'art, la trajectoire d'Alberto Sartoris est restituée dans sa polymorphie, mais également en relief, soit à l'aune d'enjeux qui, à son image, traversent le XXe siècle.

Si Antoine Baudin synthétise la littérature existante concernant Sartoris – les années 1920 et 1930 sont les plus traitées – tout en l'enrichissant, il analyse également la suite de sa carrière. Apparaissent ainsi les stratégies, parfois teintées d'incohérences ou d'accointances douteuses, développées par un architecte afin de continuer d'exercer sa profession des années 1940 à 1960. Cette longue période d'analyse permet autant de dérouler, de décortiquer la pensée théorique de Sartoris, qui mute et se nuance, que d'aborder sa pratique de l'architecture. L'auteur montre par exemple la façon dont, dans les années 1950, sa production s'intensifie tout en devenant plus mineure.

Plus que d'évoquer les projets successifs de Sartoris, dans le champ de l'architecture ou de l'écriture, Antoine Baudin expose la manière dont l'architecte semi-autodidacte *construit* sa carrière. Il identifie les composantes (personnes, associations) du réseau professionnel de Sartoris, l'y inscrit et explique la manière dont il le constitue, l'étend ou l'active.

Dans la même perspective, la trame de fond qui traverse cet ouvrage est la question de la construction historique. En évoquant ses écrits, dont les multiples éditions de *Gli elementi dell'architettura funzionale* ou l'*Encyclopédie de l'architecture nouvelle*, Antoine Baudin illustre comment Sartoris a contribué à définir, théoriser l'architecture dite moderne, mouvance dans laquelle s'inscrit ce membre fondateur du Congrès international d'architecture moderne (CIAM). Cet enjeu, l'écriture d'une histoire par Sartoris à laquelle il appartient, est également rendu saillant par la posture réflexive adoptée par Antoine Baudin face à son matériau d'étude : les archives Sartoris. L'architecte les constitue lui-même avant d'en faire don à la Confédération suisse en 1985. Au fil de l'ouvrage, Antoine Baudin souligne qu'à l'image d'un miroir, elles reflètent la manière dont Sartoris a désiré donner à voir sa carrière.

L'ouvrage se termine alors sur une appréciation de l'historiographie Sartoris. L'exposition jubilaire rétrospective dédiée à l'architecte à Turin en 1972, une reconnaissance professionnelle importante, est également envisagée par Baudin comme un pivot qui lui permet un changement de perspective dans son étude. Il dédie ainsi le dernier chapitre de son ouvrage à un état de la recherche dédiée à Sartoris. Plusieurs variables sont prises en considération, tels la redécouverte des avant-gardes historiques au début des années 1970, les courants critiques teintés de postmodernisme à la fin de ses mêmes années ou encore la posture ambiguë de Sartoris, acteur et dernier témoin vivant de cette modernité architecturale revendiquée dès les années 1920. L'auteur démontre ainsi de processus de construction historiographique et la part active qu'y prend l'architecte lui-même.

Cet ouvrage offre donc une appréciation globale à la fois de la carrière de Sartoris, de ses riches archives, mais aussi de l'état de la recherche. Les choix d'analyse et de méthodes permettent à Antoine Baudin de mettre en lumière de nombreux sujets d'étude, des documents parfois inédits, mais aussi de présenter la manière dont un architecte du XXe siècle a construit sa carrière, promu son architecture. Cet ouvrage témoigne également d'une posture réflexive quant à la manière dont l'histoire de l'architecture a pu être construite, notamment par ses acteurs, et à l'importance outre de la construction, de l'écriture, de l'image et de la publication.

Gaëlle Nydegger